

Randonnée du 13 avril 2025

Maisse-Milly-la-Forêt-Maisse

Nous étions neuf (Jocelyne, Claire, Marie-Laure, Paul, Jean-Louis, Dominique, Marie-Christine, Agnès et Thierry) guidés par Jocelyne.

Maisse









La **Voie de la Liberté** est une route qui symbolise l'avancée des troupes américaines en 1944 pour la libération de l'Europe. C'est un hommage permanent de la terre de France à la terre d'Amérique, qui rappelle le sacrifice de jeunes hommes combattant loin de leur patrie pour l'amour de la liberté.

Tout au long de son parcours de 1 145 km, la Voie de la Liberté est matérialisée par ces bornes monumentales, majoritairement remplacées ensuite en France par des copies en matériaux légers, considérées moins dangereuses.



















Milly-la-Forêt

Le nom de Milly-la-Forêt viendrait du nom Maurillac en gaulois. Le bourg aurait été fondé aux environs de 285 avant Jésus Christ et aurait été en tout premier lieu un centre d'initiation druidique. C'est de cette époque que date aussi le Menhir de la Pierre Droite qui était sans doute utilisé dans des cérémonies et rituels. A l'époque de la Gaule Romaine, Milly se trouve sur la voie romaine située chemin de Grimery où diverses pièces et médailles ont été retrouvées lors de fouilles archéologiques. On sait aussi qu'un camp romain a pu être installé quelque temps à proximité de la ville.

Au VIIème siècle, le domaine de Maurillacum appartient à Fulbert Ier qui est un officier du roi des Francs mérovingien Dagobert Ier, qui fut sacré à Milly. C'est aux environs de l'an 640 que naquit Saint Wulfran, fils de Fulbert, à Milly. Wulfran est connu pour avoir converti la Frise aux Pays-Bas et avoir été archevêque de Sens. C'est à la mort du saint que les terres de Milly revinrent au roi Charles Martel.

Par la suite, les terres changeront maintes fois de propriétaires : la couronne royale, les seigneurs méritants, l'Église, etc... au gré de l'histoire et des intrigues. Au XIIème siècle, les terres appartiennent à l'Église qui y fait édifier la chapelle Saint-Blaise-des-Simples. Il s'agit de l'unique vestige restant d'une maladrerie, lieu où étaient isolés et traités les lépreux.

Durant le Moyen-Age, la ville est régulièrement visitée par les souverains de France, que ce soit pour la chasse, des affaires d'État ou bien des unions entre de grands noms. Lors de la

Guerre de Cent Ans, suite à la défaite de Poitiers, les anglais pillent la ville et la rasent. Quelques années plus tard, ce sont les troupes du célèbre Prince Noir Edouard de Woodstock qui prennent Milly.

Au XVème siècle, la ville revient à l'amiral de France Louis Malet de Graille. C'est lui qui entreprend de reconstruire Milly et de lui redonner sa gloire d'antan. Il fait édifier des fortifications, la halle, fait reconstruire le château et la collégiale Notre-Dame de l'Assomption. C'est aussi à lui que l'on doit l'une des foires les plus importantes de l'Ile-de-France. La ville jouit aussi du passage de la route de Lyon.

Henri IV fréquente Milly-la-Forêt lors de ses diverses excursions auprès de ses maîtresses à Fontainebleau et Malesherbes. Cependant, la ville perd peu à peu de sa superbe sous Louis XIV qui fait dévier la route de Lyon via Fontainebleau.

Lors du XIXème siècle, la ville est secouée par la seconde pandémie de choléra, puis, par des combats entre français et prussiens lors de la Guerre Franco-allemande. Des habitants sont pris en otage et un commandement allemand s'installe même dans le château.

Lors de la 1ère Guerre Mondiale, Milly-la-Forêt accueille le centre de formation de plusieurs régiments africains mais aussi des troupes américaines. La ligne de tramway reliant Milly à Melun, inaugurée en 1910, est abandonnée à l'aube de la 2nde Guerre Mondiale. De nombreux résistants habitent dans la commune et dans les villages environnants. C'est en plaine de Chanfroy située dans le Massif des Trois Pignons qu'eut lieu le massacre de 36 résistants et maquisards par la Gestapo de Melun.

Dès le milieu du XXème siècle, Milly-la-Forêt devint un lieu de villégiature privilégié de nombreux parisiens et artistes connus dont Jean Cocteau et Christian Dior, entre autres.





Le Lavoir de la Bonde et le Château

Le lavoir était destiné à la « petite lessive », pratiquée une à deux fois par mois. Construit en 1883 puis remis en état en 1964, il est doté d'une vanne en bois appelée la bonde, qui permet de faire barrage et de contrôler le niveau de l'eau.

De l'autre côté du pont, l'abreuvoir à trois pentes au fond pavé permettait aux animaux de venir boire. En arrière plan, le château, dont certaines parties datent du XIII^e siècle, fut reconstruit comme d'autres monuments à Milly par l'Amiral de Gravelle vers 1475 après la guerre de cent ans. Il présente un corps de logis principal défendu par un pont-levis. L'ensemble comprenant le château, la maison de Jean Cocteau et l'église est protégé au titre des Monuments Historiques.





Église Notre-Dame de l'Assomption

Fondée au XI^e siècle, ancienne chapelle du château, elle est reconstruite vers 1485 sur les ordres de l'amiral de Graille dans le style gothique des XIII^e et XIV^e siècles. Le clocher, haut de 57 mètres, date du XI^e siècle dans sa partie basse et des XII^e et XIII^e siècles dans sa partie haute. L'arche du portail principal de style roman primitif proviendrait d'une ancienne église de Milly (Saint-Pierre ou Saint-Jacques). Sur le côté est du clocher - côté place Grammont - les armes de l'Amiral de Graille sont encore visibles. De nombreuses œuvres d'art sacré se trouvent à l'intérieur de l'église. L'église fut inscrite à l'inventaire des Monuments Historiques en 1926.

































Chapelle Notre-Dame de Jérusalem - Fréjus

L'architecture et la décoration de la chapelle Notre-Dame-de-Jérusalem ont été conçues par Jean Cocteau l'année de sa mort, en 1963. La plus grande partie de l'iconographie du site illustre les thèmes de la Passion et la Résurrection du Christ et est dédiée aussi aux chevaliers du Saint-Sépulcre de Jérusalem.

L'édifice se présente sous la forme d'un octogone, bâti de grès vert local, et couvert d'une toiture de tuiles provençales. À l'entrée depuis on peut lire la devise des croisés : « Dieu le veut ». Dans le symbolisme religieux, l'octogone ou le chiffre 8 représentent la résurrection, la renaissance et la vie éternelle.

Avec un diamètre intérieur de huit mètres et des voûtes de cinq mètres de haut, le sanctuaire est coiffé d'une couronne, d'un globe et d'une croix potencée rouge, symbolisant les « cinq playes du Christ ».

Le sol est recouvert de carreaux de céramique, création de Roger Pélassier, céramiste d'Art à la Tour de Mars. La coupole est percée d'un jour central vitré et l'espace intérieur est entouré d'une galerie ouverte par trois arcades en plein-cintre sur chaque côté. L'apocès au sud-ouest se fait par trois portes en fer forgé décorées de vitraux.



• Ce panneau nous montre le septième ange de l'Apocalypse annonçant l'accomplissement du mystère de Dieu, devant une assemblée de personnages remplis d'effroi.

• Ci-contre à droite : au dessus de la porte centrale, un blason semble être l'interprétation de l'artiste de celui de l'Ordre des Chevaliers du Saint-Sépulcre. Les scènes de la Passion se mêlent à des représentations liées à l'Ordre du Saint-Sépulcre. Deux groupes symétriques de grande personnages, coiffés de haute chapeaux, revêtus de la cape à la croix potencée, chantent les louanges du Christ. Le visage de Jésus tracé au basan évoque le Saint Suaire.



• Une Vierge à la rose figure un portrait de Marie où la couronne a été remplacée par des tiges de rosier. Deux immenses roses encadrent la scène. Dans la symbolique religieuse, la rose fait référence à Marie et à la virginité.

Source: «Mémories de Jean Cocteau», sous la direction de Catherine de la Tour de Mars, 100 pages, Paris, 1988. La Tour de Mars - Musée de l'histoire de France, 100 pages, Paris, 1988. «Jean Cocteau», sous la direction de Catherine de la Tour de Mars, 100 pages, Paris, 1988. «Jean Cocteau», sous la direction de Catherine de la Tour de Mars, 100 pages, Paris, 1988.

Chapelle Notre-Dame de France - Londres

En 1959, à la demande de l'ambassade de France à Londres, Jean Cocteau décore la chapelle de la Vierge dans l'église Notre-Dame de France. C'est le conseiller culturel de l'Ambassade, Monsieur René Varin, qui eut l'idée de demander à Jean Cocteau de participer à la décoration de la nouvelle église de Notre-Dame-de-France qui était en reconstruction à la suite des bombardements de la seconde guerre mondiale.

Jean Cocteau ne passa guère plus d'une semaine à faire son travail entre le 3 et le 11 novembre 1959. Ses films avaient à l'époque un succès considérable à Londres et l'artiste dut être protégé de la curiosité des journalistes par une palissade érigée tout autour de la chapelle.

D'un point de vue stylistique, Jean Cocteau, ici aussi, donne la préférence à la ligne et la forme sur la couleur et la peinture et orne la chapelle de figures sans relief. Comme un écho d'une chapelle à l'autre, on retrouve dans l'ange de l'Annonciation l'œil en forme de poisson déjà vu à Villefranche. De même, l'homme situé à l'arrière des deux Mares, les yeux au ciel en signe de douleur, se rapproche du soldat romain représenté dans la scène du saint Pierre bafoué de Villefranche.



• Les fresques délimitent sur le mur gauche et au centre l'Annonciation et la Crucifixion - deux scènes qui se trouvent dans les évangiles.

• Sur le mur droit, l'Assomption, qui correspond à un dogme de l'église promulgué par le Pape Pie XII en 1950 : Marie, conçue sans péché est, à sa mort, élevée dans la gloire de Dieu, corps et âme, et n'a pas besoin d'attendre la Résurrection générale des derniers temps.



D'après des témoins, l'artiste arrivait chaque matin vers 10h et commençait toujours à allumer une bougie devant la statue de Notre-Dame-de-Londres. Il était d'après les témoignages surprenant de l'entendre parler à ses personnages pendant qu'il travaillait les dessins, les couleurs ou les nuances, il entrait dans un véritable dialogue avec les murs de la chapelle.

Source: «Mémories de Jean Cocteau», sous la direction de Catherine de la Tour de Mars, 100 pages, Paris, 1988. «Jean Cocteau», sous la direction de Catherine de la Tour de Mars, 100 pages, Paris, 1988.







Chapelle Saint Pierre des Pêcheurs Villefranche-sur-Mer

En 1950 Jean Cocteau confie à un de ses amis délégué au Tourisme son souhait d'offrir, en souvenir de sa jeunesse passée, une chapelle aux pêcheurs de Villefranche. Ce n'est qu'en 1957 que le poète peut enfin s'attaquer aux murs de la chapelle Saint Pierre. Cette dernière présente un double style : un style figuratif où le poète raconte certains épisodes de la vie du Christ et de Saint Pierre et un autre, décoratif fait de géométries pointées sur les arches.

Contrairement à la Villa Santo Scapir de Francine Weisweiler à Saint-Jean-Cap-Ferrat, où Jean Cocteau dessina à même le mur sans aucune maquette préalable, il projeta à Villefranche ses dessins sur les murs de la chapelle à l'aide d'une lanterne magique, ancêtre du projecteur de diapositives.

Jean Cocteau se montra jusqu'à la fin de sa vie très fier de cette chapelle - elle aura sa préférence parmi les quatre ornées de sa main et il la comparait volontiers aux chefs d'œuvre architecturaux de la Renaissance. A propos de sa décoration, il disait souhaiter que les visiteurs puissent se sentir comme pris dans « les mailles d'un filet de pêche ».

- Sur le mur de droite : hommage aux gitans des Saintes-Maries-de-la-Mer. Un guitariste accompagne la danse d'une petite fille tandis

qu'un pêcheur recommande son fillet. Pour cette fresque, l'artiste s'est inspiré de deux clichés des Saintes-Maries réalisées par Lucien Clergue.



- Sur le mur opposé, c'est un hommage aux demoiselles de Villefranche dans leur costume traditionnel, avec une vue de la citadelle de Villefranche en hauteur.

• Dans l'abside : Saint Pierre marchant sur les eaux. Deuxième panneau de gauche : Outrage à Saint Pierre après son reniement. Deuxième panneau de droite : Saint Pierre délivré par l'Ange.



Au-dessus de la porte, on peut lire cette phrase de Saint Pierre :
- Entrez vous-même dans la structure de l'édifice comme étant des pierres vivantes -.



Église Saint Maximin - Metz

L'église Saint Maximin de Metz, d'époque romane de la fin du XII^e siècle, située dans le quartier d'Outre-Seille, fut sauvée de la démolition par ses habitants qui refusèrent sa disparition malgré le besoin d'une très conséquente restauration. Jean Cocteau évincé du projet de décoration de la cathédrale de Metz se verra confier la réalisation des vitraux de Saint Maximin.

En quatre suites de vitraux monumentaux installées respectivement dans l'abside, la sacristie, la chapelle des Gournay et la chapelle d'ivoire, J. Cocteau a évoqué les deux grands pôles entre lesquels n'a cessé d'osciller le destin de l'humanité : la religion et la mythologie. Laissez-vous emporter par la magie des dieux des vitraux, laissez-vous inspirer par le merveilleux ! Là, il faut tenter de saisir autant les symboles sacrés que l'insolite et l'inattendu, entrer dans le mythe et dans le mystère, écouter ce que Cocteau a voulu signifier, accepter parfois de rester dans l'énigmatique, dans l'inaccessible...

L'œuvre vitraliste de Jean Cocteau à Metz constitue le dernier chef-d'œuvre du Maître avant sa disparition en octobre 1963. Coup du destin, il n'aura pas la chance de voir son travail achevé puisque la plupart des vitraux seront finallisés et installés dans l'église bien après sa mort.



• Les trois lancettes de la base du croisillon nord comportent en majorité des éléments floraux, et en particulier de magnifiques roses. Dans la lancette de gauche la tête d'une jeune femme, son vêtement est fait de pétales, de laines, de feuilles et de rubans. La faisant face pratiquement, dans la lancette du milieu, apparaît une figure qui nous mène vers l'évocation du film de Jean Cocteau « La Belle et la Bête ».



• Ci-contre deux magnifiques roses sur tiges bleues et rouges, détail de la lancette de droite de la base du croisillon nord.



• Base de droite du mur sud de la chapelle des Gournay, dans ces deux lancettes Jean Cocteau réunit plusieurs références mythologiques. L'Homme chassé fait face à Minerve (Athéna dans la mythologie grecque) équipée et protégée par le bouclier de Zeus avec en son centre la tête de Méduse (qui, même coupée, conservait la terreur de pétrifier tout mortel qui osait affronter son regard).



La Halle

Après la guerre de cent ans, l'Amiral de Gravelle, seigneur de Milly, veut relancer l'activité économique. En 1479, par une grâce spéciale de Louis XI, il obtient le droit de bâtir la Halle et d'y organiser trois foires par an, ainsi qu'un marché chaque semaine, faisant alors de la ville un véritable centre commercial. Les exposants étaient répartis selon un plan bien précis : les denrées périssables au nord - côté rue Langlois - et les produits les moins fragiles au sud - côté place du marché. Depuis cinq siècles, le marché est traditionnellement organisé le jeudi après-midi. La Halle, exposée nord-sud, longue de 46 m, large de 16 m et haute de 13 m, couvre une surface totale de 730 m². Les 48 piliers de chêne reposent sur des socles de pierre destinés à protéger le bois lors des lavages à grandes eaux. La Halle est classée Monument Historique depuis 1923.



Porte du Moustier de Péronne

La porte du Moustier de Péronne est un des vestiges les plus anciens de Milly et daterait du VII^e siècle. Elle permettait d'accéder au moustier (monastère en ancien français), propriété de Fulbert I^{er}, qui obtint de Dagobert I^{er} la terre de Milly pour « services rendus au roi ». Son fils Wulfran y naquit vers l'an 635. Entré en religion, il devient l'apôtre de la Frise (province des Pays-Bas), puis évêque de Sens avant de se retirer à Saint-Wandrille où il meurt en 720. Quelques-uns de ses ossements sont conservés dans un reliquaire à l'église Notre-Dame. Le parc actuel était compris dans le *Moustier de Péronne* qui occupait une grande partie de la ville, jadis entourée de hautes murailles crénelées. Aujourd'hui, ne subsistent de ce grand domaine que la porte romane de plein-cintre, entrée de l'ancienne chapelle, et une salle voûtée avec pilier central à chapiteaux en dessous du bâtiment.











Maison de Jean Cocteau

Cette demeure du XVII^e siècle, flanquée de tourelles était autrefois appelée Maison du Gouverneur. Elle correspond à une ancienne dépendance du château devant laquelle les vassaux venaient rendre hommage et foi à leur seigneur.

Jean Cocteau acheta cette maison avec Jean Marais en 1947 et y vécut jusqu'à sa mort. On retiendra ses mots célèbres : « C'est à Milly que j'ai découvert la chose la plus rare du monde : un cadre ». De nombreuses personnalités du monde des arts, tels que Picasso, Dufy, Satie, seront reçus dans cette propriété. L'artiste décède dans cette maison le 11 octobre 1963. Il repose à Milly-la-Forêt, à la Chapelle Saint-Blaise-des-Simples décorée par ses soins en 1959. La façade sur rue et la toiture sont inscrites à l'inventaire des Monuments Historiques depuis 1969.



Lorsqu'il achète cette maison, dénichée par son compagnon Jean Marais en 1947, Jean Cocteau est épuisé, éreinté par le tournage difficile de *la Belle et la Bête*, harassé par la vie parisienne et son addiction à l'opium qui le consument à petit feu. Loin de son appartement de la rue de Montpensier et « des sonnettes du Palais-Royal », l'artiste, alors âgé de 58 ans, a trouvé dans cette charmante commune du Gâtinais son éden, où il peut travailler en toute quiétude...

Ce temple discret, que Jean Cocteau a occupé jusqu'à sa mort en 1963, se dévoile aux yeux du visiteur seulement lorsqu'il a passé un majestueux porche flanqué de deux tourelles en briques. Il pénètre alors dans un paisible jardin bordé d'iris, de pivoines et autres lavatères, traversé de part en part par l'eau des anciennes douves du château médiéval de Milly, qui se dresse juste en face. Si cette maison du XVIII^e siècle nous est parvenue presque intacte, c'est d'abord grâce à Édouard Dermit, jeune bellâtre venu de Lorraine, que l'artiste prendra sous son aile comme jardinier, muse, amant et... fils adoptif. Ce dernier gardera la mémoire des lieux jusqu'à sa propre mort, avant que la demeure ne soit rachetée grâce au mécénat de Pierre Bergé.













Ville de Milly-la-Forêt

Le Cyclop

« Sculpture monumentale », haute de 22,50 m, le Cyclop, ou « La Tête », est une gigantesque structure métallique au cœur de la forêt de Milly. Réalisé par Jean Tinguely et Niki de Saint-Phalle, le Cyclop abrite des mécaniques fantastiques et hétéroclites, mais aussi des œuvres insolites d'une quinzaine d'artistes à qui Jean Tinguely, par amitié, avait réservé un espace dans la sculpture. La face entièrement recouverte d'éclats de miroirs est une conception de Niki de Saint-Phalle. Les deux artistes ont fait don de leur œuvre à l'État en 1987. Le Cyclop a été inauguré par le Président de la République le 24 mai 1994.





22,50 mètres de haut et 350 tonnes d'acier... *Le Cyclop* est une œuvre sculpturale monumentale qui trône dans les bois de Milly-la-Forêt (Essonne, Île-de-France). Réalisée par Jean Tinguely avec le concours de sa femme Niki de Saint Phalle et de leurs amis artistes (Bernhard Luginbühl, Rico Weber, Daniel Spoerri...), c'est une immense tête sans corps, étincelante de miroirs, avec un œil unique, une bouche d'où ruisselle de l'eau sur une langue toboggan, une oreille qui pèse

une tonne... Elle abrite en son centre un univers surprenant qui se découvre au fil d'un parcours labyrinthique ponctué d'œuvres et de curiosités à la fois graves et pleines d'humour : des sculptures sonores, un petit théâtre automatique, une machinerie aux engrenages de ferraille... Dada, Nouveau Réalisme, Art cinétique et Art brut : quatre mouvements artistiques se côtoient dans cette œuvre d'une grande richesse. Aussi appelé « La Tête » ou « Le Monstre dans la forêt », *Le Cyclop* est un monument unique dans l'histoire de l'art. Mais c'est avant tout le fruit d'une aventure collective, tissée de liens d'amitié, une utopie réalisée au cours de nombreuses années par « une équipe de sculpteurs fous » réunie autour de la personnalité de Jean Tinguely.













